

CHAPITRE I

Penser fatigue, suivre rassure

La scène ne fait pas de bruit.

Tu es devant ton écran. Une nouvelle tombe. Encore une. Une déclaration politique, une guerre lointaine, une polémique culturelle, une vidéo découpée en vingt secondes, une accusation, une réponse, une contre-réponse, trois experts, deux indignations, un appel au boycott, une pétition, un thread explicatif, une capture d'écran dont personne ne vérifie l'origine et une armée de gens déjà certains d'avoir compris.

Tu n'as pas encore lu. Tu n'as pas encore vérifié. Tu n'as même pas encore identifié les faits. Mais tu sens déjà la pression monter. Il va falloir savoir quoi penser. Rapidement. Il va falloir reconnaître le bon angle, le bon vocabulaire, le bon degré de colère, la bonne prudence. Il va falloir éviter de tomber du mauvais côté, surtout si ce mauvais côté est déjà en train d'être nommé, moqué, dénoncé, exhibé comme une maladie contagieuse.

Alors tu cherches un repère.

Pas forcément la vérité. Pas tout de suite. La vérité demande du temps, et l'époque n'en a plus en stock. Elle a des notifications, des urgences, des opinions prêtes à l'emploi et cette merveille moderne : des gens qui t'expliquent ce qu'il faut penser avant même que tu aies compris ce qui s'est passé.

Tu regardes qui parle. Qui approuve. Qui condamne. Qui relaie. Qui se tait. Tu observes le camp des visages connus, les phrases qui reviennent, les indignations qui se ressemblent. Tu repères le courant. Puis, souvent, sans même t'en rendre compte, tu te places dedans.

Ce n'est pas forcément de la bêtise.

C'est plus inquiétant que cela.

La bêtise pure serait presque rassurante. Elle aurait quelque chose de grossier, de visible, de facile à mépriser. On pourrait la désigner du doigt, lui mettre un bonnet ridicule et passer à autre chose. Mais le suivisme ne fonctionne pas seulement avec des imbéciles heureux de bêler sous le soleil. Il fonctionne avec des gens fatigués, pressés, saturés, cultivés parfois, intelligents souvent, mais épuisés par la quantité de réel qu'on leur jette au visage.

Penser fatigue.

Ce n'est pas une formule noble. C'est un fait banal, presque humiliant. Penser demande de l'énergie. Il faut trier, comparer, douter, lire, écouter, retenir son jugement, supporter l'incertitude, accepter qu'une affaire ne tienne pas en deux camps nets et trois slogans propres. Il faut parfois admettre que tu ne sais pas. Pire encore : il faut parfois admettre que ton camp ne sait pas non plus, mais qu'il parle quand même avec l'assurance d'un vendeur de miracles sous éclairage LED.

Or tout, autour de toi, pousse dans l'autre sens. La société contemporaine n'organise pas la réflexion ; elle organise la réaction. Elle te met devant un flux permanent d'événements, de crises, de scandales, de souffrances, de chiffres, de guerres, de catastrophes, de débats moraux, de menaces économiques, de tensions culturelles, de causes urgentes et de récits concurrents. Chaque jour apporte son petit colis de panique, soigneusement emballé dans du commentaire instantané.

Tu devrais avoir un avis sur tout. Maintenant. Sur des conflits vieux de plusieurs décennies, des sujets scientifiques complexes, des décisions de justice que tu n'as pas lues, des phénomènes sociaux que même les chercheurs discutent encore, des images sans contexte, des déclarations tronquées, des symboles qui changent de sens selon le pays, l'époque, le groupe, la blessure et l'intérêt de celui qui les brandit.

Et si tu refuses de répondre trop vite, on soupçonne parfois ton silence.

Ne pas savoir devient suspect. Hésiter devient mou. Demander du temps devient presque une faute. Le monde brûle, te dit-on, et toi tu voudrais vérifier les extincteurs ? Quelle indécence. Il faut réagir. Il faut prendre position. Il faut choisir une phrase, la publier, la porter, la défendre, la faire entrer dans la grande parade des opinions visibles.

Alors suivre rassure.

Suivre donne une réponse rapide. Tu n'as pas besoin de reconstruire le réel depuis le début. Ton groupe l'a fait pour toi. Ton média préféré a choisi l'angle. Ton influenceur de confiance a résumé l'affaire. Ton camp a distribué la bonne indignation. Ton cercle a déjà décidé quels mots utiliser et quels mots éviter. Tu n'as plus qu'à t'aligner. C'est reposant, presque tendre, comme une couverture posée sur une conscience qui n'avait pas dormi depuis longtemps.

Le suivisme est une économie mentale.

Il te permet de réduire l'effort. Tu n'as plus à examiner chaque sujet dans sa complexité. Tu délègues. À ton parti, à ton milieu, à ta famille politique, à ton groupe social, à ton algorithme, à ton journal, à ton youtubeur, à ton cercle militant, à ton camp culturel, à ta communauté spirituelle, à ton entreprise, à ton entourage. Tu ne dis pas : « Je ne veux pas penser. » Ce serait trop laid, trop nu, trop difficile à assumer. Tu dis : « Ils ont raison. » Ou mieux : « C'est évident. »

L'évidence est souvent le nom poli d'une pensée qu'on n'a plus envie de vérifier.

Elle te dispense de l'effort de démonstration. Elle te donne l'impression que seuls les idiots, les monstres ou les vendus pourraient ne pas voir ce que tu vois. Elle transforme ton confort en supériorité morale. Et voilà le miracle : tu ne suis plus. Tu es lucide. Tu ne répètes plus. Tu confirmes. Tu n'obéis plus. Tu appartiens au réel.

C'est magnifique. Faux, mais magnifique.

Ce confort est d'autant plus séduisant que l'incertitude est devenue presque invivable. Une société saturée d'informations produit des individus qui supportent de moins en moins de ne pas savoir. Il y a trop de bruit, trop d'angles, trop de versions, trop de contradictions. L'esprit humain, pauvre petite machine chaude posée au milieu d'un incendie de données, cherche un raccourci. Il veut une carte. Un camp. Une phrase stable. Une autorité à suivre. Un groupe qui dise : « Ne t'inquiète pas, nous avons déjà compris pour toi. »

C'est là que le suivisme devient une protection.

Il ne te donne pas seulement une opinion. Il te donne une place. Tu n'es plus seul devant le chaos. Tu fais partie d'un ensemble. Tu partages des codes, des mots, des colères, des ennemis, des références. Tu peux reconnaître les tiens. Ils parlent comme toi, ou plutôt tu parles comme

eux. Ils s'indignent des mêmes choses, rient des mêmes adversaires, défendent les mêmes symboles, évitent les mêmes nuances. Tu te sens moins exposé. Le groupe absorbe une partie du risque.

Penser seul, c'est accepter de ne pas être immédiatement protégé.

C'est rester dehors un instant, sous la pluie des accusations possibles, pendant que les autres sont déjà rentrés dans la maison du camp, au chaud, avec leurs slogans sur la cheminée. Penser seul ne signifie pas penser mieux. Il y a des solitudes très bêtes, des indépendances de pacotille, des esprits prétendument libres qui ne sont que des caprices avec connexion internet. Mais penser vraiment exige au moins cela : supporter un moment de ne pas être encore rangé.

Et beaucoup n'en peuvent plus.

Il faut regarder l'époque sans romantisme. Les gens sont fatigués. Fatigués par le travail, par la peur économique, par les crises, par la précarité, par les écrans, par la compétition sociale, par les informations continues, par le sentiment que tout s'effondre et que chacun doit quand même répondre aux mails, payer le loyer, s'occuper des enfants, faire semblant d'aller bien et avoir une opinion nuancée sur trois conflits internationaux avant le dîner.

Dans cet état, le suivisme devient un analgésique.

Il soulage. Il simplifie. Il dit : « Tu n'as pas besoin de tout porter. Nous avons déjà choisi les bons et les mauvais. Nous avons déjà décidé ce qu'il faut penser de cette affaire. Nous avons déjà identifié les traîtres, les naïfs, les coupables, les victimes, les monstres et les héros. Pose ton sac. Répète avec nous. »

Le problème, c'est qu'un analgésique n'est pas un remède. Il calme la douleur, mais il peut aussi masquer la blessure. Le suivisme apaise l'angoisse de penser, mais il abîme la capacité de juger. À force de déléguer l'effort, tu perds le muscle. Tu ne sais plus très bien comment examiner une idée sans chercher d'abord quel groupe la valide. Tu ne sais plus lire une contradiction sans la transformer en attaque. Tu ne sais plus entendre une nuance sans demander : « Mais pourquoi tu dis ça ? » – c'est-à-dire, très souvent : « De quel côté es-tu en train de glisser ? »

Le piège devient élégant parce que personne ne t'oblige forcément à suivre. Personne ne vient frapper à ta porte avec un uniforme et une liste d'opinions obligatoires. On n'a pas besoin de te forcer. Il suffit de te saturer assez longtemps pour que tu choisisses toi-même la facilité. Il suffit de rendre le réel suffisamment bruyant pour que tu cherches un guide, n'importe lequel, pourvu qu'il parle avec assurance. Il suffit de multiplier les sujets, les crises, les urgences, les indignations, les injonctions, jusqu'à ce que penser devienne une dépense trop lourde.

Alors tu te ranges.

Pas toujours par lâcheté. Par fatigue. Par peur. Par besoin de clarté. Par désir de paix mentale. Par envie de ne pas passer ta vie à tout vérifier. Par confiance dans des gens que tu crois plus informés que toi. Par fidélité à un groupe qui t'a déjà donné du sens. Par lassitude devant la complexité. Par ce vieux besoin humain d'appartenir à quelque chose qui ressemble à un abri.

Il faut le dire clairement : suivre peut être rationnel à court terme.

Tu ne peux pas tout examiner seul. Personne ne le peut. Même l'esprit le plus exigeant dépend d'autres savoirs, d'autres lectures, d'autres expériences, d'autres recherches. Penser ne signifie pas tout reconstruire depuis une grotte avec une bougie et un ego en peau de bête. La pensée humaine fonctionne aussi par confiance. Tu fais confiance à des médecins, des chercheurs, des journalistes, des proches, des spécialistes, des témoins, des institutions, des livres, des traditions, des méthodes. Sans confiance, tu ne deviens pas libre. Tu deviens paranoïaque, ce qui est une autre prison avec des murs couverts de ficelles rouges.

La question n'est donc pas : « Faut-il tout penser seul ? »

La question est : à quel moment la confiance devient-elle délégation totale ? À quel moment cesses-tu d'utiliser les autres pour mieux comprendre, et commences-tu à les utiliser pour ne plus avoir à comprendre ?

C'est ce basculement qui nous intéresse.

Tu peux t'appuyer sur un savoir sans abandonner ton jugement. Tu peux écouter un groupe sans devenir sa bouche. Tu peux partager une cause sans avaler tous ses réflexes. Tu peux appartenir à une communauté sans lui céder tes questions. Tu peux respecter une expertise sans la transformer en prêtrise. Tu peux te méfier d'une institution sans acheter la première théorie moisie vendue comme vérité interdite par un gourou en sweat noir.

Penser demande une zone de tension.

Le suivisme veut l'effacer.

Il veut que tu choisisses vite entre adhésion et rejet, entre confiance et soupçon, entre camp et camp adverse. Il déteste les zones intermédiaires, parce que les zones intermédiaires ralentissent la marche. Elles obligent à distinguer. À examiner. À dire : « Cette partie est vraie, celle-ci est exagérée, celle-là reste incertaine, ce point mérite d'être vérifié, cet argument de mon camp est faible, celui de l'adversaire n'est pas entièrement idiot. » Rien de plus insupportable pour une foule lancée qu'une personne qui demande où elle va.

Le suivisme offre aussi une récompense plus discrète : il réduit la solitude morale.

Quand tu suis, tu n'es pas seulement moins fatigué. Tu es moins seul face à ta conscience. Si tu te trompes, vous vous trompez à plusieurs. C'est plus doux. L'erreur collective a une odeur de normalité. Elle se porte mieux en groupe. Se tromper seul est humiliant. Se tromper avec tout son milieu devient presque une époque, une ambiance, une dynamique sociale. On appelle cela avoir été « pris dans le contexte ». Charmante formule. Elle transforme parfois la lâcheté partagée en phénomène météorologique.

Tu peux alors dire : « Tout le monde pensait ça. »

Voilà peut-être l'une des phrases les plus inquiétantes de la vie sociale.

Tout le monde pensait ça. Tout le monde disait ça. Tout le monde faisait ça. Tout le monde suivait. Comme si le nombre lavait la responsabilité. Comme si l'alignement général transformait l'abandon du jugement en simple participation historique. Le troupeau n'est jamais coupable individuellement, bien sûr. Il avançait. Il y avait du bruit. On ne voyait pas bien. Les autres avaient l'air sûrs d'eux.

L'enfer social est souvent pavé de gens qui avaient surtout peur d'être les seuls à ralentir.

La pensée, elle, demande parfois de ralentir au mauvais moment. Quand tout le monde court. Quand tout le monde signe. Quand tout le monde partage. Quand tout le monde condamne. Quand tout le monde applaudit. Quand tout le monde a déjà trouvé la phrase morale qui fait bien. Penser demande de ne pas confondre l'urgence de réagir avec l'urgence de comprendre.

Ce n'est pas spectaculaire. Cela ne donne pas une très belle image publique. Le doute se vend mal. La prudence honnête fait moins de bruit qu'une certitude de mauvaise qualité. Dire « je ne sais pas encore » te rend moins visible que hurler une phrase définitive dans le sens du vent. Mais cette invisibilité-là vaut parfois mieux qu'une présence achetée au prix de ton jugement.

Évidemment, il existe des situations où l'on doit agir vite. Tout ne peut pas attendre une thèse, trois colloques et une retraite méditative en montagne. Certaines violences exigent une réponse. Certaines menaces imposent une décision. Certaines urgences ne laissent pas le luxe de tout suspendre. Il serait ridicule de transformer la pensée en excuse pour ne jamais prendre parti. La neutralité peut être une lâcheté très bien coiffée.

Mais notre époque ne souffre pas d'un excès de réflexion lente. Elle souffre plutôt d'une ivresse de réaction.

Elle a transformé chaque sujet en test de vitesse morale. Le premier qui condamne semble plus pur. Le premier qui relaie semble plus éveillé. Le premier qui accuse semble plus courageux. Celui qui attend passe pour froid, complice, indifférent ou suspect. Comme si la vérité devait appartenir à celui qui dégaine le plus vite. Comme si le réel était un duel de western filmé par des téléphones.

Dans ce climat, suivre devient la solution la plus pratique.

Tu suis la première indignation plausible. Tu suis la lecture qui arrange ton milieu. Tu suis la version qui confirme ce que tu pensais déjà. Tu suis le récit qui te permet de rester propre à tes propres yeux. Tu suis la personne qui parle avec le plus d'assurance. Tu suis l'émotion dominante, parce qu'elle donne l'impression de la vérité. Tu suis la morale du moment, parce qu'elle évite de te demander ce que tu ferais sans public.

Et tu ne te sens pas docile.

C'est cela, le chef-d'œuvre.

La docilité moderne ne se vit pas comme de l'obéissance. Elle se vit comme de la lucidité, de l'engagement, de la loyauté, du réalisme, de la maturité, de la responsabilité. Personne ne se réveille le matin en se disant : « Aujourd'hui, je vais confier mon cerveau à la première dynamique collective venue. » Ce serait trop honnête, presque poétique. Non. Tu te dis que tu as compris, que tu es informé, que tu es du côté du bon sens, de la justice, de la science, de la tradition, du peuple, du progrès, de la raison ou de la liberté, selon la chapelle où tu as posé tes chaussures.

Chaque camp a son vocabulaire pour rendre l'obéissance respectable.

Le camp progressiste parlera de responsabilité sociale, de vigilance, de lutte contre les discriminations, de nécessité de ne pas nourrir les discours dangereux. Ces mots peuvent désigner des réalités sérieuses. Ils peuvent aussi devenir des boutons automatiques qui éteignent les questions.

Le camp conservateur parlera de bon sens, de valeurs, de civilisation, de tradition, de réel, de décadence à combattre. Là encore, certains sujets méritent débat. Mais le « bon sens » sert souvent à éviter de penser ce que l'on a simplement hérité.

Le camp anti-système parlera de vérité cachée, de médias menteurs, de peuple éveillé, de courage contre les moutons. Il peut pointer de vraies compromissions. Il peut aussi vendre une autre bergerie avec un panneau « liberté » à l'entrée.

Le camp institutionnel parlera de sérieux, d'expertise, de stabilité, de lutte contre le faux, de confiance publique. Il peut protéger des savoirs indispensables. Il peut aussi confondre critique et menace contre son mobilier.

Chacun a ses chants, ses réflexes, ses interdits, ses épouvantails. Chacun voit très bien les moutons d'en face. Personne n'aime reconnaître la laine sur ses propres épaules.

Et pourtant, le suivisme le plus dangereux est souvent celui que tu confonds avec ta personnalité.

Il y a des phrases que tu crois tiennes parce qu'elles sortent de ta bouche. Mauvaise nouvelle : une bouche n'est pas une preuve de propriété intellectuelle. Tu peux être le relais d'un discours sans t'en apercevoir. Tu peux avoir absorbé des réflexes de ton milieu au point de les prendre pour des évidences. Tu peux mépriser certaines idées avant même de les avoir comprises, simplement parce que ton groupe les a classées dans la poubelle morale. Tu peux défendre une cause juste avec des arguments pauvres, parce que la justesse globale de la cause t'a dispensé d'examiner la faiblesse de tes phrases.

Tu peux aussi avoir raison pour de mauvaises raisons.

C'est plus fréquent qu'on ne l'admet. Et plus gênant. Être du bon côté sur un sujet ne garantit pas que tu penses. Tu peux défendre une idée juste par imitation, par appartenance, par peur d'être mal vu, par intérêt, par automatisme. La vérité que tu répètes ne devient pas tienne simplement parce que tu la répètes avec conviction. Une vérité suivie sans examen peut devenir elle aussi un réflexe creux. Le vrai, dans une bouche docile, finit parfois par sonner comme un slogan.

Le suivisme ne se définit donc pas par le contenu de l'opinion, mais par la manière dont tu y arrives.

Tu peux suivre une idée fausse. Évidemment. Mais tu peux aussi suivre une idée juste. Tu peux suivre une bonne cause. Suivre une morale utile. Suivre une position raisonnable. Le problème n'est pas seulement ce que tu penses. Le problème est de savoir si tu l'as examiné, si tu saurais le défendre sans réciter, si tu connais ses limites, si tu vois ses contradictions, si tu acceptes qu'un adversaire puisse parfois poser une vraie question.

Sinon, tu ne penses pas. Tu transportes.

Tu transportes une opinion comme on transporte un meuble dans un déménagement collectif. Tu ne sais pas toujours ce qu'il y a dedans, ni à qui il appartenait avant, mais tout le monde soulève, alors tu soulèves. Et à la fin, on appelle cela une conviction.

Cette économie mentale est compréhensible. Elle est même inévitable jusqu'à un certain point. Personne ne peut vivre dans une analyse permanente. Ce serait invivable. Il faut des habitudes, des repères, des raccourcis. Le cerveau humain n'est pas une cour suprême ouverte

vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Il trie, simplifie, automatise. Sinon, tu passerais trois heures à choisir une marque de pâtes en méditant sur la mondialisation du blé dur, et personne n'a besoin de cette tragédie dans un supermarché.

Mais il y a une différence entre utiliser des raccourcis et habiter dedans.

Le raccourci est utile quand il reste provisoire. Il devient dangereux quand il remplace la route. Tu peux t'appuyer sur ton intuition, ton milieu, ton expérience, tes lectures, tes références. Mais si tout cela t'empêche d'interroger ce qui dérange ton propre camp, alors tu n'as plus des repères. Tu as des rails.

Et les rails ont une particularité : ils donnent une impression de direction à ce qui n'est peut-être qu'une impossibilité de bifurquer.

La fabrication du suivisme commence donc avec une tentation simple : se reposer.

Se reposer dans la pensée des autres. Se reposer dans une morale déjà formulée. Se reposer dans une indignation collective. Se reposer dans une identité politique, culturelle, religieuse, sociale, professionnelle ou numérique qui fournit des réponses avant les questions. Se reposer dans le confort d'avoir des adversaires assez caricaturaux pour ne jamais avoir à les écouter.

Tu ne deviens pas docile parce que tu es faible. Tu deviens docile parce que la docilité te soulage.

Elle te débarrasse du vertige. Elle te dispense de l'isolement. Elle te donne une carte du monde assez simple pour fonctionner dans le tumulte. Elle t'évite l'effort pénible de penser contre toi-même. Elle te permet de dormir dans la chaleur du groupe pendant que ton jugement, lui, fait le planton dehors sous la pluie.

Voilà pourquoi il est si difficile de lutter contre elle.

On ne se libère pas du suivisme uniquement avec de grands discours sur l'esprit critique. Tout le monde aime l'esprit critique en théorie. C'est comme la liberté, la justice ou les chaises confortables : personne ne se déclare officiellement contre. Le problème commence quand l'esprit critique revient à examiner ce que tu as envie de croire. Là, soudain, il devient moins séduisant. Il perd son petit parfum héroïque. Il ressemble à une corvée.

Penser vraiment, c'est accepter cette corvée.

C'est se demander pourquoi telle idée te rassure. Pourquoi telle cause te valorise. Pourquoi tel adversaire te paraît si facile à mépriser. Pourquoi tu partages plus vite ce qui confirme ton camp. Pourquoi tu exiges des preuves chez les autres et te contentes d'impressions chez les tiens. Pourquoi une nuance te met mal à l'aise. Pourquoi tu appelles prudence ce qui ressemble parfois à de la peur. Pourquoi tu appelles évidence ce qui n'est peut-être qu'une habitude sociale.

Ce travail est lent. Il est fatigant. Il est rarement applaudi. Il ne donne pas toujours de belles certitudes à afficher. Il peut même te rendre moins agréable en société, ce qui explique peut-être pourquoi tant de gens préfèrent l'éviter. Personne n'aime celui qui complique une indignation bien lancée. On ne l'invite pas pour l'ambiance. Il y a des gens qui apportent du vin. D'autres apportent des distinctions. Devine lesquels finissent par manger seuls.

Mais une société qui ne supporte plus cet effort finit par se remplir de paroles faciles.

Des paroles rapides. Des paroles propres. Des paroles de groupe. Des paroles qui semblent fortes parce qu'elles sont nombreuses. Des paroles qui donnent l'impression de penser parce qu'elles font du bruit. Des paroles qui ne cherchent plus la vérité, mais le soulagement d'être ensemble dans la même direction.

La docilité moderne n'a pas toujours besoin d'être imposée.

Elle est parfois choisie comme un fauteuil après une longue journée. Tu t'assois dedans. Tu souffles. Tu laisses les autres penser le monde, découper les camps, nommer les dangers, hiérarchiser les causes, choisir les mots, préparer les indignations. Tu te dis que ce n'est pas grave, juste cette fois, juste sur ce sujet, juste parce que tu n'as pas l'énergie.

Puis cette fois devient une habitude.

L'habitude devient une appartenance.

L'appartenance devient une identité.

Et un jour, tu ne suis plus une ligne.

Tu crois être cette ligne.